

JEAN CHARLES BUREAU

L'art est un animal sauvage



bureau.jeancharles@gmail.com

06.60.60.34.32

Jean-charlesbureau.com



Jean-Charles BUREAU
Vit et travaille à Marseille,
Diplômé de l'École Nationale supérieure des Beaux Arts de Paris avec les félicitations du jury

Employé de sa propre entreprise PEINTURE BUREAU et de sa succursale MIEL BUREAU

FORMATION

2019

Post-Diplôme ARP au sein des Beaux-Arts de Paris

CREATION DE L'ENTREPRISE « MIEL BUREAU » APICULTURE

Cheptel de 80 ruches

2011-2016

Diplômé de l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris avec les Félicitations du jury
Atelier BOISROND, étudiant en Peinture, Dessin, Sculpture.

2015

Milwaukee Institute of Art and Design International Exchange, Painting and Print making major

2010-2011

Année préparatoire artistique aux Ateliers de Sèvres à Paris
Préparation aux concours

RESIDENCE

2016

GRIFFIN GALLERY RESIDENCIES (Colart) – résidences à Londres

RECOMPENSES

2015

Sélection Prix de peinture Novembre à Vitry

2014

Prix de Dessin bourse Diamond

EXPOSITION PERSONNELLE

2020

-«L'art est un animal sauvage», exposition à l'oppidum de Saint blaise, Saint Mitre les remparts dans le cadre du PAC (PROJET ÉVOLUTIF)

2019

-« Ébauche du Silence » exposition par la Double V gallery à HLM/HORS LES MURS Commissariat: JEAN-CHRISTOPHE ARCOS , MARSEILLE, France

-«L'oubli s'annonce» Exposition personnelle à la galerie Le Feuvre et Roze

2016

« Hé bien...LA GUERRE »,Exposition DNSEP, Beaux-Arts de Paris.

2014

« Je ne peux plus me voir en peinture »,Exposition DNAP, Beaux-Arts de Paris.

EXPOSITION COLLECTIVE

2020

-100% La villette, exposition dans la grande halle de la villette, Paris. (Reporté Covid 19)

2018

-Salon MAD, invité par Print Fighter, Monnaie de Paris, Paris, France

-« Deux printemps », exposition à la Galerie Détails, Paris, France

-« Atelier NAAM » exposition à l'atelier NAAM, Marseille, France

2017

-Rêvez#2, exposition jeunes création à la collection Lambert en Avignon, group show, Avignon, France

-Seuls ensembles, exposition à la H gallery, group show, Paris, France

-Avec moi c'est mieux, exposition centre d'art espace Chabrilan, group show, Montélimar, France

-FELICITA 17, exposition des félicités des Beaux Arts de Paris, Palais des Beaux Arts, group show, Paris, France

-Festival des Arts éphémères 2017 « DETENTE », Parc de maison blanche, group show, Marseille, France

2015

« MIXSHOP », Exposition PrintMaking, group show, Milwaukee, Wisconsin, Etats-Unis

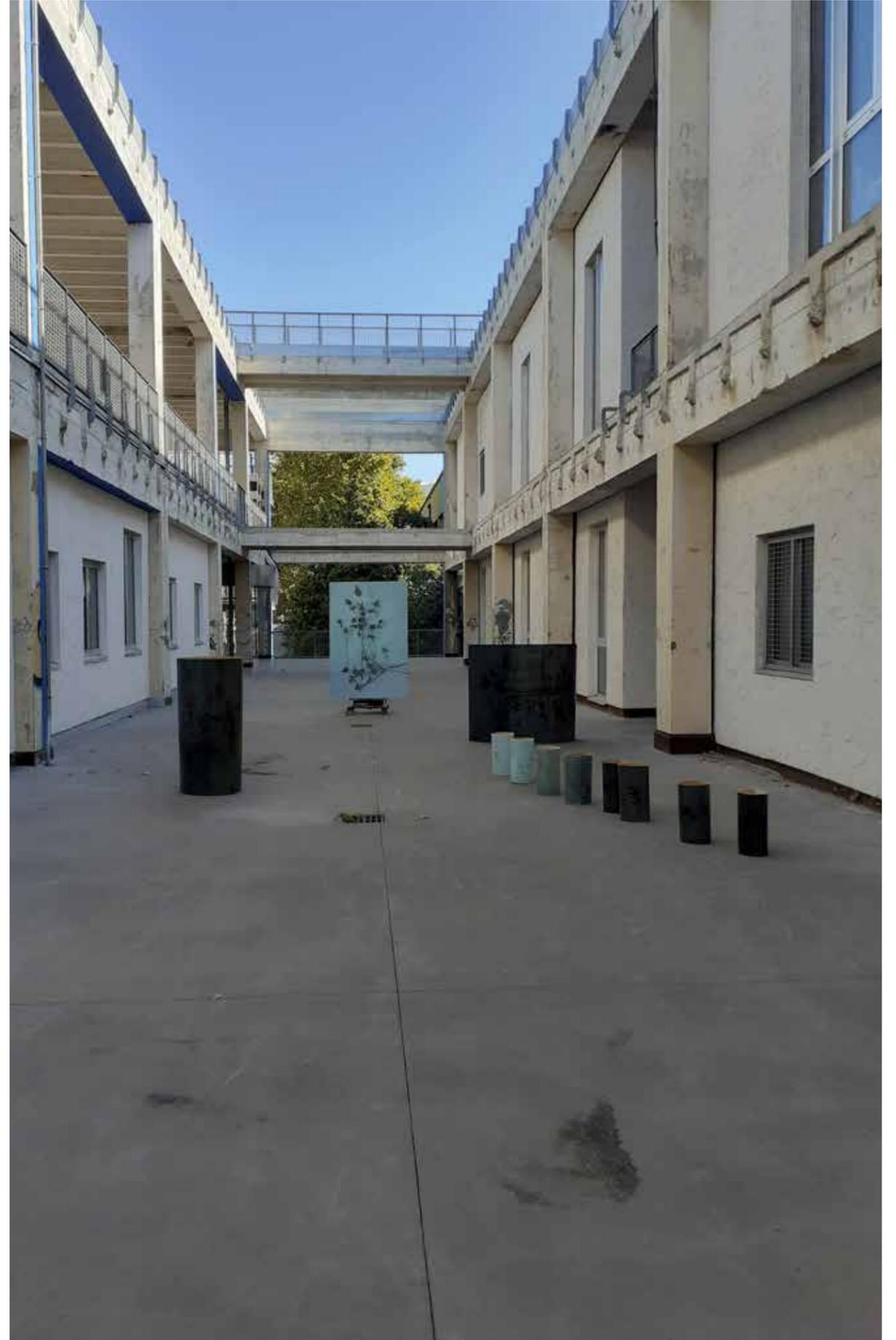
2013

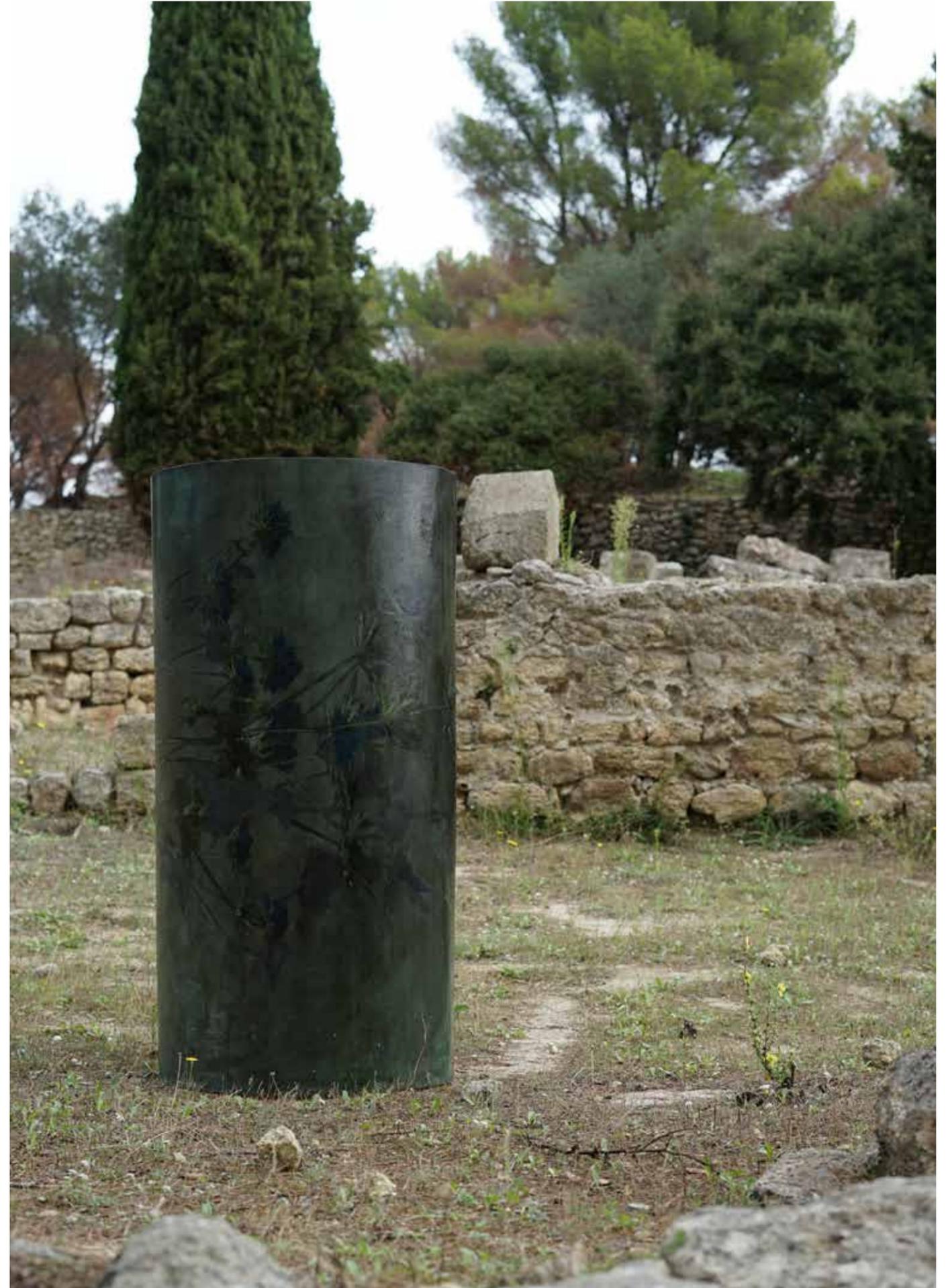
« C'est calme », Exposition collective atelier Boisrond, Galerie gauche, Beaux-Arts de Paris

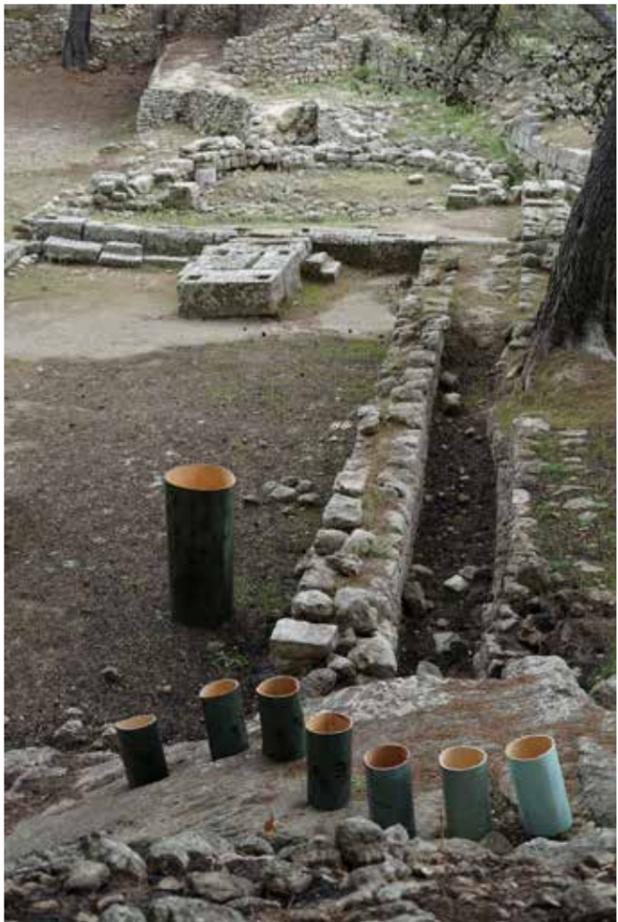
L'art est un animal sauvage, Différent lieux en cours,
Friche la belle de mai, Marseille 2020 (Lacher de l'oeuvre/animal pour le laisser faner, fuite de la captivité)
Oppidum de Saint Blaise, Saint Mistre les remparts, 2020



L'art est un animal sauvage. Une rencontre brutale, éphémère avec laquelle on vit plus mentalement que physiquement. Ce silence émanant, cette figitude ne peut passer que par un langage immanent. Ce qui se présente devant vous, vous vous présentez également devant elle, chacun se jauge et apprend de l'autre. Sans langage, une conversation est possible. On se laisse pénétrer par ce moment, on se retrouve devant cet animal/œuvre parmi tant d'autres. On en a vu énormément, mais celle-ci est devant nous, possiblement pour la première et la dernière fois. L'image mentale restera et s'oubliera car l'oubli est nécessaire à se rappeler. Mais nous, tout mobile que nous sommes, on se retrouve là, planté avec notre forme si ennuyeuse par sa constance et son ultime déclin, un déclin d'une seule fois. Alors que savoir faner de son vivant, seule une plante peut se le permettre. Une remise en question permanente liée à son immobilisme. Savoir oublier, savoir s'oublier et faner tel une peinture dans la nature, une abeille de fatigue à côté d'une fleur, un renard au bord d'un ruisseau, dans un silence si doux. Tout cela aura été là et l'image mentale qui en persistera en sera plus importante car permise d'être fantasmée. Ainsi, naissant d'une tige sèche et fanée, le chardon, dissipateur de mélancolie de par sa ténacité accepte ce qui lui arrive inexorablement tel la recherche d'un rond parfait soumis aux lois de dilatation. Savoir disparaître, savoir oublier, savoir faner. Faire de la peinture qui fane, un labeur d'apiculteur. Tout ce que je veux apprendre de ce que je vois.







JEAN-CHARLES BUREAU EBAUCHE DU SILENCE

La Galerie Double V présente à Hors Les Murs la première exposition personnelle de Jean-Charles Bureau.

Hors le temps, cette *Ebauche du silence* invite à la nonchalance qui semble sourdre du travail de l'artiste. A la Fondation Lambert en Avignon, en 2018, il étalait ainsi en une série de toiles son autoportrait en ouvrier du bâtiment. Désœuvré, rêvassant, pinceau à la main, il laissait dégouliner dans les alvéoles d'un parpaing un filet de peinture comme parfois on bave sur son oreiller. Le chantier ne s'achèvera pas, faute de manoeuvre motivé. Au Palais des Beaux-Arts de Paris, en 2017, un immense château de cartes, peint par dessus une toile blanche où se dessinait à peine l'illusion d'un châssis transparent, faisait face à une silhouette étalée de tout son long, mordant le cuir d'un moelleux canapé inondé d'une lumière d'après-midi.

Sieste, lancer de cailloux, pêche à la ligne, jeux enfantins, contemplations béates ou boudeuses : Jean-Charles Bureau décline dans son travail une panoplie nombreuse de passe-temps.

Fausse pistes, ou trompe l'oeil, ces vanités paresseuses se laisseraient facilement envisager comme autant de dénonciations de la valeur travail - ce serait mal connaître l'artiste, sans cesse affairé à élaborer de nouvelles stratégies, par la peinture, la sculpture, l'installation ou le dessin.

Il ne faut voir aucun hasard dans l'apparition dès 2016 de ruches parmi les oeuvres de Jean-Charles Bureau : à l'image des ouvrières, l'artiste est travailleur, il essaime et s'active à produire. La maquette de l'exposition, dans laquelle on le retrouve au milieu des châssis, est en ce sens une mise en abyme de l'artiste, son autoportrait en abeille.

Le miel qu'il tire de ses ruches est tout autant métaphorique que littéral : fruits de son rucher installé sur les coteaux du Garlaban, les pots revendiquent ici la place de créations à part entière.

«La peinture qu'il vous faut», «le miel qu'il vous faut» : au détour d'un slogan singeant l'absence d'inventivité des publicitaires et leur style pour le moins direct et naïf, Jean-Charles Bureau relève la vacuité du marketing et y oppose l'authenticité du labeur.

La seule dimension vanitaire pourrait guider la lecture : les toiles nous inviteraient alors à lâcher prise, à bâyer aux corneilles, à dormir notre vie plutôt qu'à la construire. A propos de son chow-chow Jofi, Freud évoquait «la simplification de la vie libérée du conflit avec la civilisation» : Foxie, dans l'oeuvre de Jean-Charles Bureau, ne représente-t-elle pas cette vie apaisée, cette nouvelle civilisation qui naît, dans laquelle la relation entre nature et culture et celle tissée par les hommes avec les espèces *compagnes* se ferait en bonne intelligence, comme y invite Donna Haraway?

Une vie idéale, une idéalité, trame indubitablement toutes ces peintures. Le dessein de Jean-Charles Bureau révélerait ainsi sa nature ontologique tout autant qu'esthétique. Quelque chose derrière l'image pourrait être aperçu - certaines toiles, brouillées à la vue par un papier bulle en résine rappelant les rayons de la ruche, indiquent qu'un message secret se niche et reste à décrypter. La contemplation des oeuvres ne doit pas éluder l'effort continu pour en saisir le sens réel.

Voir le voir, donc - une méthode préside à l'encodage de ces images, il faut la circonscrire et la resituer. Revenons un peu sur l'histoire, récente, de la peinture : qu'elles aient été narrative, libre ou critique, les poussées figuratives de la peinture au 20^e siècle n'ont pas pu résister à leur disqualification. Tout comme la photographie, médium contraint par le réel s'il en est, la peinture figurative a affirmé son rapport à la représentation en s'accrochant aux basques de la bande dessinée, du documentaire, des traditions populaires. En vain. Des générations d'artistes tentés par la peinture figurative ont dès lors intégré des approches plus conceptuelles autorisant une distance critique avec la question de la représentation. C'est à la dernière génération qu'appartient Jean-Charles Bureau, aux côtés d'Apolonia Sokol, de Jean Claracq, d'Anne-Laure Sacriste, d'Amélie Bertrand, de Gilles Elie, d'Henni Alftan ou de Laure Mary-Couégnias, parmi d'autres.

Se donnant pour instrument de combat une stratégie figurative de la peinture, cette relève impose peu à peu son exigence programmatique, celle d'une figuration conceptuelle, déliée de la pesanteur de la seule représentation du réel. Au coeur même des couleurs et des lignes, des visages et des phénomènes, se tapissent et se trament des symboliques, des manifestes, des *situations*, au sens proposé par Guy Debord.

Pour ce qui concerne Jean-Charles Bureau, si le leitmotiv de l'autoportrait en-tant-que-peintre atteste de la dimension réflexive du médium sur lui-même, il se double d'une ironie sur l'activité de peindre, implacablement annoncée comme pleine de vides, de silences, de latences, mais aussi, à revers de cette première imagerie du fainéant, comme une tâche fastidieuse, itérative, exténuante et toujours sur le métier. Plus loin, en mettant en scène le désœuvrement, le détachement face au travail, que le peintre aurait pour mission de susciter dans les appels vibrants de ses toiles, Jean-Charles Bureau sème les indices d'un impossible dépassement de l'existence, pris en tenaille ontologique par mille doutes et mille incertitudes. Témoignant d'un penchant pour une forme de nihilisme heureux, quoique toujours hanté par le sacrifice de l'artiste-messie, les questions débordent : pourquoi le monde tourne-t-il? sur quel axe? d'ailleurs, tourne-t-il? la peinture permet-elle de voir la pensée? où chercher le bonheur? comment se faire des amis? les objets sont-ils nos amis? et quand fond la neige, où va le blanc?

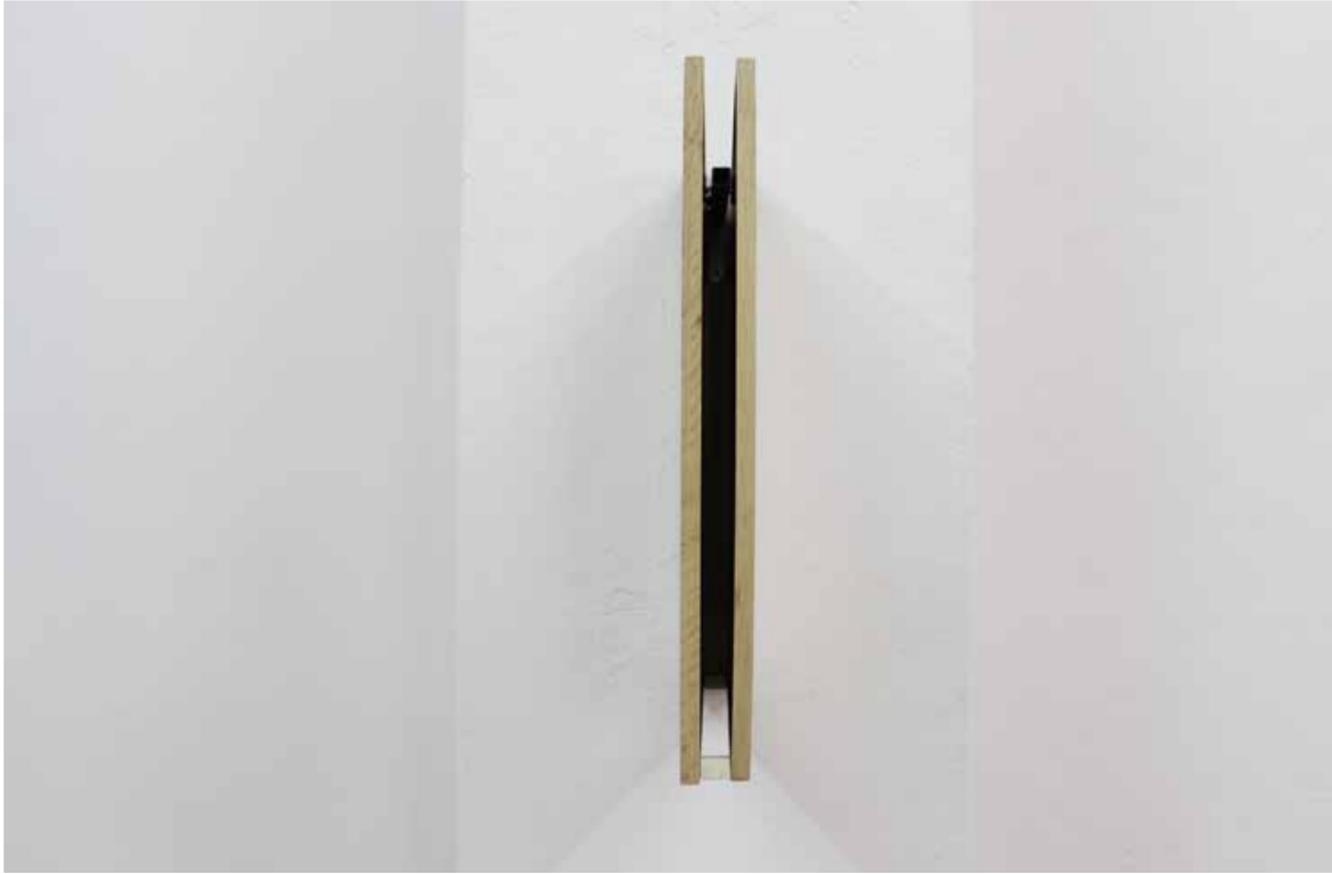
Dans l'ambiance douceâtre et alanguie, un fond sonore de somnifère : le vrombissement mou d'un ventilateur jouant avec une feuille, s'accordant aux rebonds hypnotiques d'un ressort coulant lâchement de marche en marche. Surmontant son corps amorphe, le visiteur arrive en bout de course. Là, le regard est confronté à un ultime jeu de cache cache : se retournant dans l'espace d'exposition, il s'aperçoit que les coins soumettant les toiles à des angles de vue finissent par les soustraire à la vue elle-même, les submergeant dans le mirage d'une couleur flottante, de ces pastels dont Baudrillard disait qu'ils étaient une négation de la peinture mais aussi du travail. Orphée a perdu Eurydice.

Sonné par l'énigme des scènes qui se présentent (ou se dérobent) à ses yeux, le visiteur ne saisit pas qu'elles viendront le tarauder longtemps après sa dérive dans l'exposition. Tout se fond et retourne au néant, laissant le visiteur livré à lui-même : c'est ici le point de départ d'une réflexion vaste et ardue, sisyphéenne, à la redécouverte des efforts clandestins de Jean-Charles Bureau pour dire en peinture la condition de l'homme moderne.

Jean-Christophe Arcos

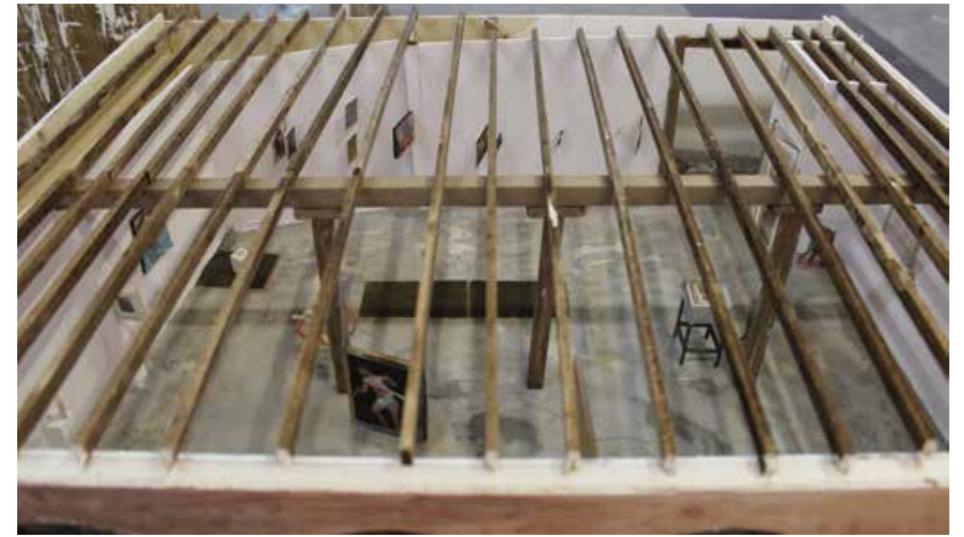


Point de vue de l'exposition, l'image disparaît, *SILENCE*





Papier bulle en résine floute l'image pour devenir un objet méditatif, BEGAIEMENT





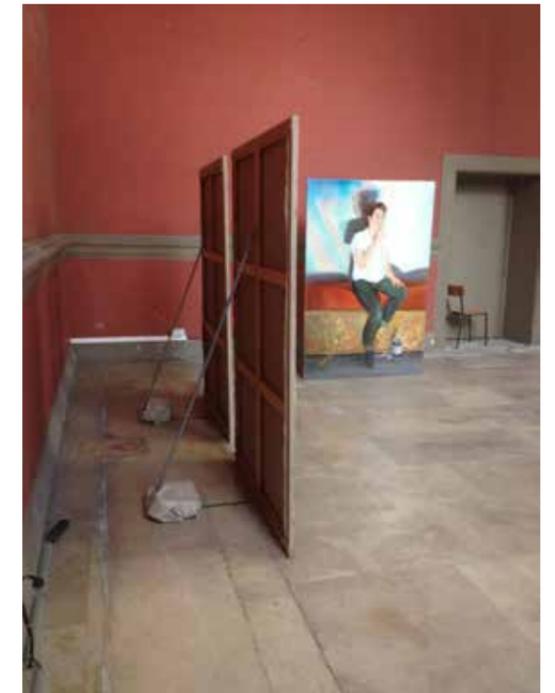
Deux point de vue d'ensemble, La maquette «ruche» grâce à laquelle l'exposition entière fait oeuvre



Les fondations sont un moment délicat. Dans ce geste, il faut que tout soit là, que tout soit pensé. Penser ne sera pas un problème. Pour le moment je vais faire le vide, me préparer un terrain neutre, une anarchie douce avant d'éteindre la lumière afin de complexifier la pensée. Je rêve de fondations volantes, des fondations tellement étendues que, quoi qu'il arrive par la suite, leur prémisse était là. J'essaie de m'élever. Pour le moment je creuse, le terrain est large. C'est dingue ce qu'il faut de matériel pour créer un espace vide. Le vide est tellement plein, le paradis est tellement blanc, peut-être la peur de ne pas sortir du décor. Ressort-on mieux sur du blanc ? Je repeins donc tout en blanc, pour faire plaisir. Je ne comprends pas tout mais je me tais, de plus en plus, et je regarde. Pour le moment, je mens quand je dis « ça va ». Ce mouvement de va-et-vient de peintre me berce, on dirait presque que je danse, je me mets à rire, toujours, j'aime ça surtout quand c'est pour rien. Ils ont accroché tous mes rêves de grandeur à des parpaings mais des rêves j'en ai plein, des idées j'en mouche tous les matins au réveil. De parpaings, j'en suis riche. Plus qu'à construire et espérer que ce plafond de verre ne me mette pas trop à l'étroit. Je prends mesure, ça commence petit. Après la guerre, et une défaite, le renouveau a toujours un goût de déjà vu.



Volumes en ciment, bois et impression 3D
Représentation de parpaing, palette et bétonnière au 1/10ème

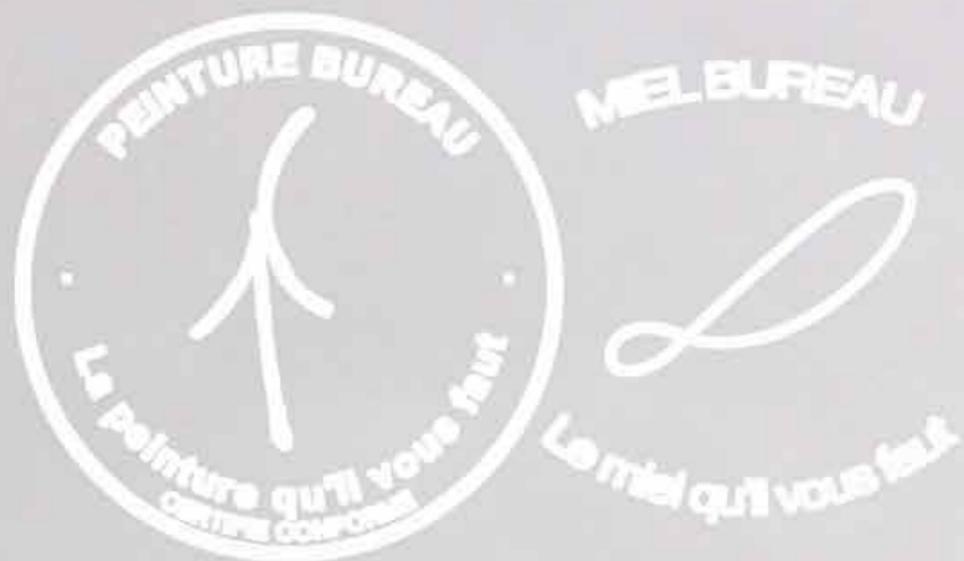


Le Paradis est sur terre. J'y plante mon décor avant de jouer au pessimiste, avant de construire mon désespoir éphémère. C'était beau à voir. J'ai fait la guerre au bonheur. Je la continue toujours. Une bataille de mon corps sur le temps, en conflit avec le présent continu. Je le laisse prendre le temps de regarder danser l'ombre qu'il produit par la course du soleil. Une ombre qui s'allonge et s'adoucit car, ici, ce n'est pas l'ombre qui nous inquiète. Une défaite imprévisible s'est imposée à moi : la lumière. Une lumière si intense aujourd'hui que nous en sommes à midi. L'ombre est au plus court. Nous en avons toujours rêvé : être autant éclairé, éradiquer l'ombre à oublier qu'elle était entrain de nous brûler. Cette lumière devenue aveuglante ne me reflétait plus. J'ai commencé à jouer avec l'interrupteur. Les gens ont ri et, cette fois là, j'ai ri pour faire comme les autres car je n'ai pas compris. La part d'ombre en moi continue à regarder cette lumière, simplement parce que c'est beau. Je m'arme de lunettes et je ris parce qu'il n'y a rien à comprendre : mon château s'est écroulé, enfin. Fin de journée. Demain il fera jour.



C'est accommodant de commencer une histoire par un début de matinée - une question de temporalité - La mienne est pluvieuse, si pluvieuse que je me suis mis à nager. D'une idée à l'eau j'en fais grand bruit car sa source est intarissable. Cette plage que je viens de créer ne manque plus que de quelques palmipèdes moqueurs pour fixer ma composition. Je m'entoure de tous ces petits culs flottants, appâts attirants de jeunes mâles. Les chasseurs postés faisant feu sur ces cols verts en attendant le rouge. Cette scène bucolique me remplit de bonheur. Face à mon ennui chronique, la guerre qui se présente est un divertissement plus que convenable.

Moi j'adore faire la guerre. Le conflit c'est ma vie. J'aurais pu en faire un beau militaire de carrière, mais j'ai craqué et j'en prend la démesure avec deux bémoles à la clé. Le rire qui me monte aux lèvres a une provenance cent pour cent sincère, mais j'ai bien peur que l'origine n'en soit pas louable. Cependant, de là à prendre les pinceaux pour vous dépeindre mes idées, tout de même un peu de décence. Je détiens ma vérité mais je suis près à la libérer contre un peu de confiture de rhubarbe, cela fait trois heures que je suis en négociations avec les autorités compétentes. Ca y est je ne suis plus poli, mes tiques me reprennent. Ca me fait l'effet d'une bombe, un feu d'artifice magistral. Le rire me reprend et me creuse l'appétit. Heureusement l'annonce du goûter est une trêve de bon augure. Pendant ce drapeau blanc, nous servant de nappe, je te balance des choses, tu m'en balances d'autres, on s'en balance. Finalement qui a commencé? Cela a-t-il une importance? Tant que la guerre est là tout va. Ce qui importe c'est l'action et l'après où l'on se raconte en famille ce souvenir. Une bonne histoire drôle, un bon moment qu'on aimerait retrouver. Dans l'Histoire, on vit des moments que l'on ne veut pas revivre et qu'on ne cesse de revivre, dans l'histoire on passe des instants que l'on veut sans fin et qui cessent sans jamais réapparaître.



Miel Bureau

Nouvelle sucrale de Peinture Bureau Entreprise

Installation d'exploitation apicole comme modèle économique en double activité avec mon travail artistique. Trouver une stabilité grâce à deux passions, une nouvelle forme de mécénat cohérent entre eux dans mon travail.

Cherchant comme une grande majorité d'artiste une stabilité financière viable, j'ai travaillé dans le montage d'exposition et l'assistanat d'artiste. Cependant ces activités restent dans le cadre de l'art contemporain et me prennent beaucoup d'énergie dans ma propre pratique. J'ai donc repensé mon modèle économique en suivant l'idée de mon travail qui parle aussi d'artisanat, du travail de la main, etc, en y liant une autre de mes passions : l'apiculture.

Dès septembre 2018, je deviens apiculteur professionnel et rachète la production d'un apiculteur dans le cadre d'une transmission de savoir et de production. Par ce biais, je cherche le nouveau mécénat, l'autofinancement de deux projets de vie qui en se cumulant permettent une réelle liberté de temps, une sorte de stabilité financière et une satisfaction non négligeable dans le travail.

« Je suis un peu boulimique, comme Picasso »

Par Damien Aubel

le Vendredi 07 Juin 2019



La jeune peinture n'en finit pas de bourgeonner, et ses talents d'éclorer. Parmi eux, et non des moindres, Jean-Charles Bureau, qu'on a rencontré lors du vernissage de son expo au Faubourg des Jeunes Artistes.

Né à l'aube des nineties, déjà accroché, l'an dernier, aux murs de la Collection Lambert (Avignon), aujourd'hui heureux bénéficiaire d'un solo show au Faubourg des Jeunes Artistes (extension de la galerie Le Feuvre & Roze et vivier de jeunes pincesaux), Jean-Charles Bureau porte bien son patronyme. Il est à lui seul une petite entreprise, ou, histoire de rester dans le ton, puisqu'il est aussi apiculteur, une petite ruche bourdonnante d'activité et de variété. Peintre manifestement figuratif (un autoportrait en ouvrier du BTP, au rouleau dégouttant de peinture blanche, une nature morte aux parpaings), il revendique une démarche « conceptuelle » ; coloriste précis, mais dans cette gamme neutre qu'est le gris ; modelleur soigné des objets et des corps, mais attiré par cette matière à la fois brute et modeste qu'est le matériau de construction, palettes, parpaings ; porteur du flambeau de la peinture, art visuel « noble » s'il en est, traditionnel, respectable, il puise aussi dans les résidus sans grâce de notre modernité, à l'instar de ce papier bulle appliqué comme un glacis, révélateur et occultant à la fois, sur certaines toiles... Nulle contradiction douloureuse pourtant – Bureau n'est pas Flaubert écartelé entre « deux bonshommes distincts » – mais la fécondité d'une noce permanente des contraires, qui semble communiquer au jeune peintre cette vivacité passionnée avec laquelle il répond à nos questions à la faveur du vernissage.

Vous vous présentez comme peintre « conceptuel », ce qui suppose un réservoir d'idées, de lectures. Lesquelles ?

Je suis un lecteur de Nietzsche, le Nietzsche du tragique, de la confrontation au réel, de l'éternel retour, mais aussi de l'oubli, un thème que je commence à explorer. Je suis très proche, aussi, de la philosophie asiatique, de son éloge de l'ombre...

Vous évoquez des pensées souples, fluides, loin des programmes, parfois rigides, associés à l'art conceptuel. Alors, c'est quoi pour vous être « conceptuel » ?

Je ne vais pas peindre un paysage pour le paysage : je dois avoir quelque chose à raconter. Je me vois comme un passeur d'histoires, un conteur : c'est en cela que je me définis comme un artiste conceptuel, l'idée ou

l'histoire vont primer sur l'image. C'est d'ailleurs pourquoi je travaille aussi sur les objets – ils sont peu représentés ici, mais dans mes expos il y a beaucoup d'installations aussi, il peut y avoir de la vidéo. Je suis peintre, c'est là que je m'exprime le mieux, mais si ce que je veux raconter exige une installation avec du béton, ou une vidéo, je change de médium. Je travaille beaucoup par ensembles, je n'ai pas de motifs récurrents, ça change très vite. C'est sans doute la conséquence d'une boulimie de travail, et du refus d'être enfermé dans une étiquette. A cet égard, mes artistes de référence sont Gasiorowski, qui soumettait sa peinture à un renouveau permanent, et Kippenberger, peintre mais aussi installateur.

Mais vous aimez la peinture au sens le plus matériel, sa consistance, ses dégradés chromatiques, c'est très perceptible...

Je ne cache pas que je suis peintre, j'ai un goût de la peinture. C'est toute la contradiction de mon travail, une contradiction que j'aime : je me décris comme artiste conceptuel, mais il y a aussi le plaisir de la peinture, le plaisir du travail. Un peu comme dans une ruche, c'est un labeur heureux, celui d'un Sisyphe heureux...Il s'agit de trouver une harmonie. Ainsi, au centre de mes préoccupations, il y a la question du bonheur, et il va s'agir de concilier bonheur et mélancolie.

Cette harmonie, c'est aussi celle des matériaux et des médiums, parfois très différents, que vous employez ?

Je fais partie d'une génération pour qui le clivage entre abstraits et figuratifs n'a pas de sens, qui se fiche de la mort annoncée de la peinture : on en fait donc elle existe ! Tout a été fait, mais peu importe. Je suis un peu boulimique, comme Picasso, qui allait au Louvre emprunter des formes sans scrupules. Si quelque chose est beau, je le reprends. Et il se trouve également que je ne viens pas du tout du milieu de l'art : j'ai des parents ouvriers et j'ai découvert l'art à l'issue de mes études, en étant gardien de salle au Louvre. Face à la peinture, je me suis dit : c'est ça que je veux faire. Je n'avais donc aucun a priori...

Certaines de vos toiles sont tendues de papier bulle, comme pour les masquer...

Je voulais d'abord faire disparaître les choses : ma peinture peut être monumentale, mais elle est assez simple à appréhender, assez douce. L'idée est d'arriver à une certaine simplicité, derrière laquelle se dissimule le travail.

Exposition Jean-Charles Bureau, L'oubli s'annonce, Faubourg des Jeunes Artistes, jusqu'au 27 juin

Lien : <https://www.transfuge.fr/art-je-suis-un-peu-boulimique-comme-picasso,458.html>

JEAN-CHARLES BUREAU



ENTRETIEN / JEAN-CHARLES BUREAU DIPLÔMÉ DES BEAUX-ARTS DE PARIS AVEC LES FÉLICITATIONS DU JURY EN 2016 PRÉSENTE POUR LA QUATRIÈME EXPOSITION DU FAUBOURG DES JEUNES ARTISTES (FJA), LE NOUVEAU PROJET DE LA GALERIE LE FEUVRE & ROZE AU 178 RUE DU FAUBOURG SAINT-HONORÉ À PARIS, « L'OUBLI S'ANNONCE ».

Point contemporain : Comment a évolué ta recherche au cours de tes années d'études aux Beaux-Arts de Paris ?

Jean-Charles Bureau : Ma pratique artistique c'est très vite fixée dans une volonté conceptuelle. Pendant mes études ma priorité a été d'affiner ma technicité afin de gagner en liberté de représentation et de continuer à m'ouvrir à d'autres médiums. Je travaille par tâtonnements, des idées apparaissent très vite mais je les laisse murir un certain temps dans mon esprit, je laisse les choses se faire. Les Beaux-arts de paris m'ont surtout donné l'opportunité d'avoir le temps d'acquérir du savoir et de la technicité, une rigueur de travailler seul et une capacité de concentration. Maintenant que le départ est lancé, ces années ont été très importantes pour avoir une base solide sur laquelle je peux tout remettre en question perpétuellement.

Comment décrirais-tu ton travail de peinture, tes influences et que cherches-tu à exprimer à travers ce médium ?

Je me suis toujours défini comme un artiste conceptuel utilisant la peinture figurative, la peinture c'est imposée à moi car c'est un médium dans lequel j'arrive à m'exprimer avec plus de subtilité.

Mon travail s'articule autour de la recherche du bonheur, non pas le bonheur idyllique contemporain mais basé sur la philosophie de Nietzsche, c'est-à-dire un bonheur qui se confronte à la dureté de notre réalité. En d'autres termes un bonheur tragique dans le sens philosophique, qui regarde la réalité en face.

À travers cela je m'exerce à exprimer l'harmonisation entre bonheur et mélancolie et je vogue sur des sujets qui me touchent de près.

Le travail de la main a également son importance dans mon travail tant artistique que mon deuxième travail d'apiculteur. Le labeur non pas comme effort mais comme plaisir, l'ennui comme travail, Sisyphe heureux.

Je ne cherche pas à être un artiste « original », je ne cherche pas à trouver la nouvelle forme, je travaille avec ce qui existe, dans une volonté d'effacement et d'humilité. Des images et objets évanescents qui laissent une légère trace dans l'inconscient, toute en subtilité, ce qu'il faut pour amener à la réflexion. Mon travail est beaucoup influencé par la philosophie orientale et notamment asiatique.

Qu'est-ce qui a motivé ta participation au Faubourg des Jeunes Artistes ?

Une occasion de montrer son travail est toujours plaisante, ici l'occasion de faire une exposition dans ce petit espace me permet de montrer un état de mon travail, de ce qui s'est passé et de ce qui passe avec quelques oeuvres qui font un clin d'oeil à une exposition personnelle que je présente à Marseille.

Propos de Jean-Charles Bureau recueillis par Valérie Toubas et Daniel Guionnet © 2019 Point contemporain

Jean-Charles Bureau

www.jean-charlesbureau.com (http://www.jean-charlesbureau.com)



Lien : <http://pointcontemporain.com/jean-charles-bureau/>

ET AUSSI : <https://www.enrevenantdelexpo.com/2019/06/07/jean-charles-bureau-ebauche-du-silence-hlm-hors-les-murs-marseille/>

« C'est sans aucun doute, un des accrochages les plus intéressants de la 11e édition du Printemps de l'Art Contemporain.

Sous le commissariat de Jean-Christophe Arcos, « Ébauche du silence » est une initiative de la Double V Gallery. Construit autour de la ruche / maquette de l'exposition et d'une étonnante machine à faire des ricochets, Jean-Charles Bureau utilise avec beaucoup d'à propos le caractère singulier de HLM / Hors Les Murs. Il y construit des perspectives obliques qui sont en cohérence totale avec son propos. Troublant avec malice son visiteur, « Ébauche du silence » multiplie les fausses pistes et les trompe-l'œil. Sa « peinture figurative conceptuelle », ses maquettes et leurs études préparatoires, son activité d'apiculteur sont magistralement mises en scène et interpellent avec force celles et ceux qui s'aventurent dans cette exposition... Une mention pour les titres de ses œuvres et en particulier pour « Le perceur de bulles, 2019 », et son « protocole pour une œuvre inexistante » qui pourrait évoquer sa rencontre avec la Double V Gallery autour d'une activité de régie... Quant au film bulle, il est omniprésent dans cette « Ébauche du silence » !